

# L'idéologie Marxiste Chez Sembène Ousmane A Travers Le Mandat, Les Bouts de Bois de Dieu et Guelwaar

Dr. Daniel Annan-Edufful, Kessben University College, Kumasi, Ghana, West Africa.

Manuscript Received: Mar 16, 2025; Revised: Mar 24, 2025; Published: Mar 24, 2025

**Abstract:** The most salient principle of the politico-philosophical essay of Karl Marx and Friedrich Engels - the Communist Manifesto – refers to society as being made up of constant struggles between two major social classes, oppressors and the oppressed; that is, between the capitalist class and the working class – and that the capitalist class shall be overthrown and eliminated wherever it finds itself in a revolution to be undertaken by the working class and replaced by a classless society. The principle extends to posit that the class division results from the control of the means of production by the capitalist class, leading to socio-political upheavals. To test the Marxist assumption, society in three randomly-chosen novels (Le Mandat, Les Bouts de Bois de Dieu, and Guelwaar) written by one Senegalese author, Sembène Ousmane, has been observed. The project is very important - the apparent collapse of communism notwithstanding – due to the continuous existence of society and, for that matter, the need to study the upheavals – if there be – to determine the authentic sources and effects so as to resolve the socio-political contradictions to a very large extent. Truly society, in each of the novels, is observed to have been bedeviled with the constant struggles between the two major classes under reference to the extent that determining which of the classes really oppresses the other becomes compelling. In the end, do events in the society in the three selected novels confirm the salient Marxist principle?

**Keywords:** Marxisme, Marxiste, Idéologie, Principe, Doctrine, Révolution, Politique, Religion, Société, Avant-gardes Socialistes, Communistes

## 1. Introduction

L'*idéologie*, d'après Marx, se réfère à toutes les productions intellectuelles et mentales se combinant avec les institutions militaires, sanitaires, politiques, etc. pour former les superstructures d'un système social. L'idéologie peut aussi constituer l'ensemble des idées reflétant les besoins et les aspirations sociaux d'un individu, d'un groupe, d'une classe, ou d'une culture, ce qui l'apparente à une myriade systématique de doctrines ou de croyances. Une *doctrine*, c'est l'ensemble des principes (de la part, par exemple, d'un groupe politique, philosophique ou religieux) présentés pour être acceptés ou crus. Un *principe* est une vérité, une loi ou une assomption fondamentale, un critère, surtout de bon comportement. C'est un critère de jugement moral ou éthique, un règlement ou une loi qui concerne le fonctionnement de phénomènes naturels ou de processus mécaniques. Le *Marxisme* concerne la somme des idées (surtout économiques et philosophiques) de Karl Marx (1818-1883). L'*idéologie Marxiste* constitue donc des doctrines ou des principes économiques et philosophiques tenus par Karl Marx et considérés comme des vérités, des lois ou des hypothèses caractéristiques d'une vision sociale du monde. Ces principes, élaborés à l'aide de Friedrich Engels (1820-1895), s'expriment dans le Manifeste Communiste (1848).

*« Dans chaque époque historique le système économique qui prévaut (et grâce auquel les commodités nécessaires à la vie sont produites) sous-tend la structure de l'organisation sociale aussi bien que l'histoire politique et intellectuelle de l'époque : et que l'histoire de la société constitue une histoire de luttes entre l'opresseur et l'opprimé, c'est-à-dire qu'entre les deux classes sociales : la classe capitaliste et la classe ouvrière. Donc, la classe capitaliste sera renversée partout où elle existe et elle sera éliminée dans une révolution à entreprendre par la classe ouvrière et remplacée par une société sans classe ».*

A part les principes ci-dessus, un autre concept marxiste révèle que la religion, en tant qu'outil primordial, est employée par la bourgeoisie pour enivrer et opprimer les masses mais que celles-ci prendront conscience de leur condition réelle, se dévêtiront de toutes les illusions créées par cet opium qu'est la religion et, aidées par des communistes d'avant-garde, entreprendront la révolution, deviendront victorieux et remplaceront les oppresseurs. Se posent donc deux questions fondamentales : Jusqu'à quel point les circonstances dans *Le Mandat*, *Les Bouts de Bois de Dieu*, et *Guelwaar* (en particulier et dans quelques autres textes littéraires en général) de Sembène Ousmane constituent-elles une réflexion de cette pensée révolutionnaire dite marxiste? Et comment peut-on dire, dans le contexte desdits ouvrages, que cette pensée est vraie dans la perspective de la vie socioéconomique peinte dans l'univers de ces ouvrages? Les réponses à ces questions seront abordées à la lumière des principes

fondamentaux de la pensée révolutionnaire marxiste. L'exposé aboutira à un bilan de faits sous forme de **conclusion** et dirigera référence aux ouvrages exploités en guise de **bibliographie** qui permettra d'aller plus loin en ce qui concerne le sujet.

## 2. Les Classes Sociales Majeures

### 2.1 Les Sociétés Connexes : Atmosphère Globale

« **Le Mandat** » : Ibrahima Dieng reçoit un mandat d'un proche qui est au Sénégal. Cependant, compte tenu de son innocence et analphabétisme, il n'arrive jamais à encaisser le mandat. « **Les bouts de bois de Dieu** » est une description épique de la grève de 1947-1948, dans laquelle les ouvriers sur la voie ferrée de Dakar à Bamako sur le fleuve Niger quittent leur travail, demandent des compensations plus élevées, des pensions, des allocations familiales, et la reconnaissance de leur syndicat. « **Guelwaar** » : Au cours des préparatifs pour les funérailles de feu Pierre Henri "Guelwaar", le bruit court que son décès aurait été un assassinat suite à ses idées politiques radicales et sa critique constante du régime actuel. Lorsque le cadavre du héros Guelwaar est volé, son fils Francophile, Barthélemy, prend contact avec les autorités. Quand le détective Gora mène à contrecœur une enquête sur l'affaire, il découvre que Guelwaar était un homme embrouillé, condamnable de sa propre part de transgressions.

Clairement, chacun des trois textes dégage un climat révélateur d'une existence de deux classes sociales divergentes naturellement en conflit (les masses contre les néocolonialistes): Ibrahima Dieng et les bureaucrates, les grévistes et les capitalistes, aussi bien que Guelwaar et les autorités.

### 2.2 Deux Classes Sociales Distinctes

Dans chacune des sociétés dont il est question dans nos textes-clé d'analyse (Bamako, Thiès, Dakar) se trouvent deux classes sociales distinctes (les bourgeois et les ouvriers), respectivement l'une oppressive et l'autre opprimée qui sont en lutte perpétuelle menant conséquemment à l'instabilité sociale. L'antagonisme de ces deux classes a pour base les relations maître-esclave. Les bourgeois, grâce, à leurs investissements, possèdent et contrôlent les moyens de production : terre, machines, capital, main-d'œuvre, usines, etc. Les directeurs d'usines et les puissances coloniales, en minorité, représentent la classe capitaliste. La couche populaire (les masses souffrantes) – en majorité – forme le prolétariat et représente la classe ouvrière. La classe capitaliste constitue les oppresseurs ou les exploités et les opprimés symbolisent la classe prolétaire, les exploités. Sont donc des bourgeois Ibra, les permanents, le Ministre du Travail et du Plan, le directeur d'usine, El-Hadj Mar (Ousmane, S. : 1962) ; Mbaye et Mbarka (*Ibid.*, 1966) ; le président de la République, le premier ministre, les ministres, les ambassadeurs, les Préfets, l'Adjudant-chef, les députés, les donateurs (associations caritatives), et les notables religieux (*Ibid.*, 1996). Dans la catégorie des prolétaires, on compte Ibrahima Dieng et sa famille, Bah le facteur, les loqueteux, les éclopés, les lépreux, les gosses en haillons, les mendiants, les occupants des voitures, les aveugles, etc. (*Ibid.*, 1966) ; Bakayoko, Fa Kéita, Konaté, Diara, Bernandini, Doudou, les ouvriers, les masses populaires, les grévistes, etc. (*Ibid.*, 1960) ; les membres de Guelwaar-yi, Larmane-yi, etc. (*Ibid.*, 1996). Visiblement, les deux classes sociales majeures présentent certains traits exclusifs : la classe régnante et la classe subalterne.

#### 2.2.1 La Classe Régnante : Caractéristiques Majeures

La classe régnante, en minorité, très opulente, qualifiée de néocolonialiste et d'énergumène, a généralement une mine européenne. Elle se marie à la logique cartésienne, et possède des richesses (châteaux, villas, appartements, comptes bancaires dépassant « *le montant de la dette africaine* » (*Ibid.*, 1966 : 128) frauduleusement amassées (*Ibid.*, p. 178). Le député-maire est beaucoup très fier de « *ses cinq voitures de luxe, son bureau et les chambres à coucher climatisées de ses trois épouses* » (*Ibid.*, 1996 : 33). Elle rate ses responsabilités, abuse de ses fonctions, menace le peuple, pratique l'extorsion (*Ibid.*, 1962) et néglige les propriétés léguées (*Ibid.*, 1960 : 69). Cette dernière idée est renforcée par un scénario de « *fenêtre-vitrine saupoudrée de particules de poussière* » (*Ibid.*, 1996 : 34).

D'autres caractéristiques se résument en *outils de contrôle*.

### 2.2.2 Outils de Contrôle

Cette classe (les capitalistes, les bourgeois, ou les nantis) dispose généralement des outils de contrôle suivants: *les superstructures sociopolitiques et la religion*.

#### 2.2.2.1 Les Superstructures Sociopolitiques

Le contrôle des facteurs de production et la superstructure (Klugmann, J : 1966, p. 6) rendent les capitalistes riches et les prolétaires pauvres. El-Hadji Kader Beye (**Ousmane, S., 1973**) vend une terre appartenant aux membres de son clan et invoque cependant l'assistance du tribunal et emprisonne le leader des mendiants qui appartient aussi au clan. Toute révolte s'étouffe violemment. La menace et l'intervention policières désorientent et jettent « *le trouble parmi les femmes* » (*Ibid.*, 1960 : p. 122). Ibra, exploiteur, menace Malic en lui disant que « *la subversion ne mène qu'en prison* » (*Ibid.*, 1962 : p. 34). L'intervention de la superstructure asphyxie même la voix des prolétaires. Entendons parler Maykor lorsqu'il craint que leur chemin vers la radio, la télévision, l'Eglise, et la mosquée sera barré : « *Jamais on ne nous autorisera à parler en ces lieux* » (*Ibid.*, 1996 : p. 63). Or, l'équipe gouvernementale – capitalistes – ne tarde pas à faire user de « *courtes baïonnettes en acier inoxydable, aux pointes acérées* » pour faire taire les masses (*Ibid.*, 1996 : 144 -145). Faisant usage de leur puissance économique, ces capitalistes sont aptes à bloquer les « *marchandises de première nécessité, riz, mil, maïs* », fermer des robinets et demander aux boutiquiers de refuser de faire crédit aux femmes des grévistes, tout en remplaçant ceux-ci (*Ibid.*, 1960 : 30). Bref, les bourgeois «*font la pluie et le beau temps* » (*Ibid.* 1966 : 129), surtout grâce à leur usage frauduleux de leur « *synthèse de deux cultures* » (*Ibid.* 1973 : 11).

#### 2.2.2.2 La Religion

La religion est employée pour enivrer et opprimer les masses. Cette religion s'impose, ce qui rappelle la remarque de Marx qu'elle est l'opium des masses. Les masses mènent des vies très austères ; cependant, ayant pris une dose assez forte de l'idéologie religieuse souvent propagée par la bourgeoisie à travers des notables ecclésiastiques, elles ne manquent jamais à leurs prières. Ainsi, Ibrahima Dieng, un vieil ouvrier polygame et illettré, est congédié pour avoir participé à la grève, mais il prie toujours en musulman fanatique car il attend des miracles de Dieu. Il oublie qu'en réalité seuls la volonté, le cerveau et la main de l'homme peuvent accomplir desdits miracles. Ainsi, il fait généreusement l'aumône tout en croyant que cela peut, grâce à Yallah, chasser leurs malheurs (*Ibid.*, 1966 : p. 117). Ceci rappelle une question pertinente : « *Où a-t-on vu Allah s'apitoyer sur un malheur ?* » (Ahmadou K., 1970 : 58). L'Eglise est donc vue dans une perspective marxiste pertinente selon laquelle elle, l'Eglise, constitue une « *institution créée par des besoins psychologiques* » (Khagmann, J., 1966 : 5). Par conséquent, dans le système capitaliste, l'Eglise est d'abord mobilisée comme une force réactionnaire, ce qui empêche la révolte contre le système oppressif. La religion rend donc docile, surtout la femme qui devient extrêmement soumise, agenouillée et passive, ce qui retire son rôle constructif et son évolution (Ousmane, S., 1973). Mabigué, par exemple, tombe dans le piège des manœuvres de division employées par la bourgeoisie pour démoraliser les opprimés, les aveugler aux réalités socioéconomiques et les empêcher de se révolter :

« *Je sais que la vie est dure, mais cela ne doit pas nous pousser à désespérer de Dieu ... Il a assigné à chacun son rang, sa place et son rôle ; il est impie d'intervenir. Les toubabs sont là : c'est la volonté de Dieu. Nous n'avons pas à nous mesurer à eux, car la force est un don de Dieu et Allah leur en a fait cadeau ... Nous n'avons pas à lutter contre la volonté divine* » (*Ibid.*, 1960).

Or l'Eglise, corrompue et activement contrôlée par un procureur séculaire, est vouée – d'après les doctrines marxistes, au maintien de l'autocrate. Les notables religieux s'avèrent même incapables de découvrir la bourgeoisie comme source authentique de leurs souffrances. Plutôt, ils sont malmenés par elle à se soupçonner les uns les autres de façon à s'engager dans une guerre religieuse (*Ibid.*, 1996).

La gestion par la classe capitaliste « *n'est qu'une catastrophe* » (*Ibid.*, 1996), étalant tout témoin « *de la gabegie* » (*Ibid.*, p. 24), « *la férocité de l'hyène* » (*Ibid.*, p. 34) et préférant l'usage « *de la flagornerie avant d'écraser l'adversaire* » (*Ibid.*) ; pourtant, à cause d'une forte dose de la religion présentée par la bourgeoisie aux masses populaires, celles-ci ne se rendent même pas compte qu'elles sont maintenues en pauvreté surtout à travers la création des organisations charitables et la distribution gratuite de produits. Elles sont donc exploitées à leur

insu. Mbaye, lui, en tant qu'exploiteur, « *tenait le haut du sable ...* » (*Ibid.* : 1966, p. 178). Le toubab-commandant n'apparaît en public que pour l'impôt (*Ibid.*, Véhi Ciosane, 1966 : 66). D'après Gomaru, les autorités ne font rien pour eux que de leur « *sucer comme des chiques* » (*Ibid.*). Les heures supplémentaires ne sont pas majorées (Ousmane, S., 1962). La demande de réintégration des travailleurs anciens mis à la porte sans le paiement de leur préavis n'a pas eu de réponses administratives favorables (*Ibid.*, 1960). Et cependant, le député-maire, lui, est beaucoup très fier de « *ses cinq voitures de luxe, son bureau et les chambres à coucher climatisées de ses trois épouses* » (*Ibid.*, 1996 : p. 33).

L'effet de la religion sur les masses rend curieux pour qu'on veuille les connaître un peu plus.

### 2.3.0. La Classe Subalterne et ses Traits Majeurs

C'est la classe des masses populaires dite opprimée, supprimée, et courbaturée. Leurs traits fondamentaux se résument en *souffrances*.

#### 2.3.1 Souffrances

Un dialogue très intéressant, mais de mauvais augure, serait analogue aux sources des souffrances du peuple :

« *Vous étiez un clerc au yamen* », a crié le Général Kuan Sheng, « *Comment avez-vous rebellé de la sorte ?* » *Les affaires impériales sont en désordre* », a répondu Sung Chiang, « *et des fonctionnaires corrompus sont au pouvoir ; les hommes fidèles sont négligés et des hommes gloutons sont employés, ce qui déclenche la souffrance du peuple. C'est nous les agents du Ciel, et nous n'avons pas d'objectifs personnels* » (Shih Nai-An : 1976 : 840).

La classe subalterne souffre davantage. Son quartier, très pauvre, dispose d'une « *terre nue, assoiffée* » qui agonise (*Ibid.*, 1996 : 30), cette souffrance caractérisée par la mendicité nationale, et encore par « *ces temps de dévaluation et de sécheresse* » (*Ibid.*, p. 71). Muette, peureuse, et les mains nues (*Ibid.*, 1996 : 144-145) elle manque de courage (*Ibid.*, 1962 : 35). Elle est abattue. René, par exemple, reconnaît ce fait lorsqu'il plaigne qu'ils ne sont pas des personnes (*Ibid.*, 1996 : p. 162). Les prolétaires, dits la classe subalterne, sont pauvres. Ils n'ont pour loisirs que des fonctions animales telles que boire, manger, procréer, et dormir. Écoutons, en guise d'exemple, un gendarme-chauffeur qui dit à Barthélemy : « *Je vais boire ... si le chef me demande ...* » (*Ibid.*, 1996 : 91).

Face au problème posé par la bourgeoisie, tant d'autres conséquences sont possibles pour le prolétariat. Dans *Guelwaar*, on compte l'exil, le chômage, la prostitution, l'infidélité matrimoniale, la résignation, l'animosité, la malveillance, le fanatisme, la violence, etc. Tous ces fléaux socioéconomiques pestilentiels du peuple s'associent directement à la bourgeoisie. Les autorités sont violentes à leur rencontre. *Guelwaar* est « *frappé comme un chien galeux* » (*Ibid.*, p. 77). Son décès donc « *est consécutif à des coups reçus : une hémorragie interne* » (*Ibid.*, p. 30).

La demande des cheminots de la retraite, des allocations familiales, du reclassement et de la titularisation des quatre mille auxiliaires, de l'augmentation des salaires et du rappel de solde a été repoussée (*Ibid.*, 1960 : 120). Sur des problèmes socioéconomiques, le Conseil ordonne à Ibrahima Dieng de ne jamais « *indisposer les bureaucrates* » (*Ibid.*, 1966 : 129). L'administrateur préfère « *de la flagornerie avant d'écraser l'adversaire* » (*Ibid.*). *Guelwaar* reçoit « *des coups ...* » jusqu'à en mourir (*Ibid.*, 1996 : 30).

La souffrance est abjecte : toute la nation, sauf le monde capitaliste, témoigne les « *temps de dévaluation et de sécheresse* » (*Ibid.*, p. 71). Les capitalistes détournent « *les dons alimentaires, les crédits destinés au développement* » (*Ibid.*, p. 128). Les masses tombent victime à la discrimination. La plainte forte suivante éclaircit tout ce phénomène :

« *C'est nous qui faisons le boulot, rugit-il, et c'est le même que celui des Blancs. Alors pourquoi ont-ils le droit de gagner plus ? Parce qu'ils sont des Blancs ?* » « *Et quand ils sont malades, pourquoi sont-ils soignés et pourquoi nous et nos familles avons-nous le droit de crever ?* » *Parce que nous sommes des Noirs ? En quoi un ouvrier blanc est supérieur à un ouvrier noir ? On nous dit que nous avons les mêmes droits, mais ce sont des mensonges, rien que des mensonges !* (*Ibid.*, 1962 : 23).

A travers les lamentations de Nogoye Marie, les effets premiers du capitalisme se font jour. A cause du chômage, Angèle devient prostituée à Dakar alors que son mari devient « mendiant » (*Ibid.*, 1996 : 59). Sophie aussi le devient en France (*Ibid.*, p 77) ; alors que Barth s'exile en France (*Ibid.*). C'est donc à Barthélémy de se lamenter qu'il « *ne peut y avoir de vertu dans la misère et la pauvreté* » (*Ibid.*, 134). Les jeunes (Etienne, Yandee, etc.) manquent ainsi d'avenir comme le dirait Guelwaar (*Ibid.*, 106). L'infidélité, la résignation, les atrocités, et le suicide font partie des souffrances (*Ibid.*, 145).

Le quartier des masses est pleinement dénué d'opulence. Là-bas, l'air est torride, l'atmosphère est viciée, les véhiculés grincent, les éclopés abondent, et presque tout le monde est à genoux, etc. (*Ibid.*, 1966 : 126). Les masses ne méritent jamais leur souffrance horrible car la plupart d'entre elles sont hospitalières, généreuses et enclines au communalisme. Au village de Serigne Mada, le charretier porte El Hadji Kader jusqu'à la maison du fétiche où l'on lui apporte de l'eau et du repas (*Ibid.*, 1973). Dieng donne généreusement et gratuitement (*Ibid.*, 1966) ; Maimouna adopte Greve le garçon de Houdia Mbaye tué lors de la grève et la vieille Fatou Wade adopte Bakayoko (*Ibid.*, 1960). Malgré toutes ces souffrances de la part des masses et évidences de dictature des capitalistes, certains éléments de la classe subalterne donnent l'impression que lesdites souffrances sont auto-infligées.

### 2.3.3. Complicité Apparente

Certaines attitudes et actions de la part de la classe dominante révéleraient apparemment que les souffrances des masses sont auto-infligées. Tout d'abord, les pères de familles ne font que compter entièrement sur ces dons pour leur survie totale. Une analyse de près indique cette dépendance des dons ne provient que des temps durs, du chômage pour la majorité des cas. C'est bien la raison pour laquelle la culture traditionnelle considère la nourriture comme étant sacrée (*Ibid.*, p. 162). Un regard plus près révèle que les dons alimentaires distribués constamment excluent l'installation des structures du développement qui autonomisent, libèrent et enrichissent l'individu. D'ailleurs, les bourgeois ne distribuent gratuitement des produits que pour protéger leurs fiefs (*Ibid.*, 1996) en étouffant toute révolte.

La classe prolétaire n'est pas par malheur au courant de cela. La distribution gratuite rend la plupart des masses énormément paresseuses et aveugles vis-à-vis de la condition navrante de leur condition. Encore, la classe courbaturée est loin de concevoir l'idée que l'habitude de jouir des dons rend plutôt plus solides les assises de la bourgeoisie. Dans *Guelwaar*, l'intérêt porté aux dons est désordonné. Les gens ne s'intéressent pas aux travaux durs. Les paysans sont protégés contre l'exercice de trop d'énergie physique pour leur survie. Ils ne se soucient point du développement matériel et du contrôle de leur environnement physique. Le fondement de l'économie ne paraît être le souci d'autrui et que les autorités aussi en saisissent l'occasion pour se maintenir au pouvoir. Le lien de dépendance entre l'exploiteur et l'exploité se perpétue. Surtout lorsqu'il manque une prise de conscience de la réalité des événements.

Un autre phénomène de complicité se manifeste du point de vue du fait que certains prolétaires soutiennent les capitalistes. Là encore, la prudence d'observation mène au constat que ce sont les pouvoirs qui sont derrière ces habitudes et que de tels individus, à leur insu, tombent simplement victime à la règle romane du « *Divide et Impere* ». Sur ce, ils n'arrivent pas à se solidariser. El Hadji Mabigué, par exemple, est à son insu et subtilement utilisé par les pouvoirs dans l'intention de changer la mentalité révolutionnaire des opprimés pour éviter le front commun des exploités. C'est ainsi qu'Ibra, le représentant du peuple, devient inopportunistement arriviste (*Ibid.*, 1962 : 27). Lui, représentant, blâme exprès les souffrances socioéconomiques actuelles à l'éclatement du Mali (*Ibid.*, p. 30) de manière qu'il ne soit plus lié « *maintenant à la société des besogneux*. » (*Ibid.*, p. 32). Un autre représentant du prolétariat, Diara, renie à ses responsabilités grâce à la corruption (*Ibid.*, 1960 : p. 153). Cet opportunisme et cette hypocrisie sont fort appréciés par la bourgeoisie. Ainsi, le Préfet cherche bien à rationaliser l'attitude de Baye Aly et les Ciss, les Catholiques et les Musulmans, qui « *s'opposent à la vérification de la tombe* » (*Ibid.*, 1996 : p. 139). Par leur complicité apparente, les pères de familles tels Baye Aly, Gugnane, Alfred, René, etc. s'alignent « *face à une tribune décorée de drapeaux européens, en présence des ministres, des députés, des ambassadeurs, des chefs de village, pour se voir attribuer un lot* » (p. 59). Ces membres de la classe plutôt opprimée ne cessent jamais de dire « *Jerejef ! Merci !* » (*Ibid.*). Alors, l'on se demande pour quand ce train d'affaires sera permis de se manifester. Quand les masses se rendront-elles vraiment compte « *qu'une famille ne peut s'enraciner, se construire, se solidifier dans la mendicité à perpétuité ?* » (*Ibid.*, p. 140).



#### 2.4.0. La Prise De Conscience

Les gens, par les plaintes des uns et les critiques de la condition des autres, commencent à prendre conscience de la réalité des choses. Démangés en ce moment par la haine, ils commencent à se dévêtir de toutes les illusions créées par cet opium qu'est la religion. C'est plutôt le défi qui remplace la docilité. Alfred est convaincu que les paysans devraient être adhérents en face du risque d'être taxés de révolte par les autorités puisque « *ventre affamé n'a pas d'oreilles* » (*Ibid.*, p. 62). Le défi de Baye stagne : « *Moi avec ma famille, nous ne partirons jamais de Santhiu-Niaye* » (*Ibid.*, p. 57). La condition, surtout le chômage involontaire de plusieurs dizaines de jeunes gens, devient intolérable (*Ibid.*, 1962 : 18). Les plaintes deviennent acerbes. Les courbaturées se rendent compte que l'Egalité manque et que tout ce qui est dit à propos des droits constitue « *des mensonges, rien que des mensonges !* » (*Ibid.* p. 23). Brisés sous leurs peines, les gens réagissent en vociférant leurs opinions sur leurs oppresseurs. Ramatoulaye décrit le plus succinctement cette bourgeoisie lorsqu'elle déclare que le seul capitaliste « *qui était bon est mort en naissant* » (*Ibid.*, 1960 :123). La bourgeoisie est accusée de « *manque de civisme et de conscience professionnelle* » (*Ibid.*, 1966 :141). Cette classe est attaquée actuellement avec effronteries en ce qui concerne « *la mentalité administrative depuis l'indépendance* » (*Ibid.* p. 140). Dès lors, les langues se délient et les mentalités les plus secrètes voient le jour à propos de la gabegie, du népotisme, du chômage, de l'immoralité, et de la carence des autorités (*Ibid.* p. 169). Bakayoko calomnie le député africain d'exploiteur dont le pouvoir « *est une patente de profiteur* » (*Ibid.*, p. 25). Les arrivistes et leur entourage sont ensuite explicitement dénoncés sans crainte aucune de n'être « *ni des parents, ni des amis* » mais des gens qui sont prêts à lécher le derrière des hommes en autorité « *pour avoir des médailles* » (*Ibid.* p. 39). Macigué est décrié ouvertement d'être un voleur (*Ibid.*, p. 38). Ibrahim Dieng, contre Mbaye qui vole son argent, n'arrive jamais à étouffer sa colère puisque les pensées de celui-là s'enchevêtrent (*Ibid.*, 1962 : 185). On se rend vraiment compte que présentement, la volonté de la classe ouvrière a été ravie par la colère et la déception (*Ibid.*, p. 187). Pour Dieng, prenant conscience que l'honnêteté est un délit et face à la fourberie et la menterie, c'est fini. Il va dès maintenant se « *vêtir de la peau de l'hyène* » (*Ibid.* p. 189). On voit que tous les courroux, les fourberies, les piétinements et les frustrations subis remplissent les masses piétinées d'eau en excès; ils en ont tant bu ! C'est alors le moment d'en vomir. Elles en ont marre ! Dans un système vampire, tel quel nous le trouvons dans l'univers des œuvres étudiées, le peuple opprimé considère un certain niveau d'où la permission n'est plus octroyée à autrui de dépasser. Ainsi commencent réellement les prises de consciences des réalités et les résistances véhémentes. Conséquemment, les masses – n'éprouvant plus la crainte - sortent de leur torpeur. En réalité, elles sont bien conscientes que les bourgeois, compte tenu de leurs comportements issus de leurs bas instincts, portent chacun à son insu un masque d'une fausse répétabilité. Ces masques à la façade d'un grand honneur se perce à présent via des déclarations sarcastiques. Niang l'aine salue tout le monde sauf El-Hadj Mar qui est haineusement détesté (*Ibid.*, 1962 : 17) et pour qui chacun dans son fond nourrit « *un sentiment inamical* » (*Ibid.*, p. 16).

L'animosité tant dissimulée jadis depuis très longtemps se dévoile ardemment. Par conséquent, les haines se cristallisent, les consciences s'inspirent et s'infusent et la révolte s'incarne.

#### 2.5.0. La Revolte

Les évènements atteignent un niveau où l'unification de tous les ouvriers dans une lutte commune prévaut à la Marxiste comme le dirait Klugmann (1966, p.3) une fois les liens de dépendance étroits entre l'exploiteur et l'exploité ne sont plus permis de s'éterniser. Et c'est à Gor Mag, compte tenu de la révolte, de se référer à la nécessité de considérer comme très sérieuse la « *participation dans cet élan patriote* » tout en dénonçant que Barthélemy aille « *s'abriter sous des cieux plus cléments* » (Sembene, O. 1966 : 129). Bien avisé, Gora conseillera à Barth, qu'« *aucune r-v-o-l-u-t-i-o-n ne se réalise par procuration* » (*Ibid.*)

L'on n'est guère surpris que la grève soit décidée à l'unanimité « *pour le lendemain à l'aube* » (Sembene, O., 1960 : 27). Se dégagent donc rapidement et successivement des pressions sur la classe capitaliste. La classe ouvrière, aidée par les communistes comme alliés d'avant-garde (Bakayoko, Guelwaar, Gora, etc.) déclenche un processus de libération et d'épanouissement individuel. Gora, par exemple, se voit très sérieux, déterminé, résolu et se décide à ne jamais voir triompher la guerre religieuse que les autorités veulent instiguer (*Ibid.*, 1966 : 143). Ainsi se mène une lutte qui rend valable l'introduction provocatrice précédant *Le Manifeste Communiste* : « *Un spectre menace l'Europe ... le spectre du communisme* ». Même les femmes dans les sociétés décrites dans nos textes d'études débutent l'application de la loi du talion, affrontant brutalement les forces de l'ordre. Elles

bousculent toute pierre d'achoppement sur leur chemin, même les relations consanguines, conflit des générations, altercations homme-femmes, conflit de race, etc. Les femmes, par exemple, sont présentement qualifiées de braves et aptes à aider (*Ibid.*, p. 148) ! Enfin s'achève dont l'unification. L'éveil de la conscience a réussi ! Comme le suggérerait Kwame Nkrumah (*The Last Stage of Imperialism*, 1965), l'unité et la solidarité enfin résolvent tout. Barthélemy, protestant donc la ségrégation, déclare cette Afrique d'être « *restée à l'état embryonnaire* » (Ousmane, S., 1996 : 133). Les paysans adoptent ainsi la solidarité et l'unité qui s'apparentent à celle de Manuel et ses compatriotes chez Roumain Jacques (1944).

Les opprimés se voient munis d'un destin commun : une résolution de se révolter afin de se libérer. Le bouleversement devient mécanique. La solidarité est efficace et la société s'avère hors classe. D'après Fa Keita, « *tout est mélangé. Il n'y a plus de castes, plus de griots, plus de forgerons, plus de cordonniers, plus de tisserands. Je pense que c'est l'œuvre de la machine qui brasse tout* » (*Ibid.*, p. 33). Tous les groupes laissent tomber leurs différends et tous les principaux obstacles sur la voie de l'unité se démolissent. Ils décident d'être « *tous pareils* » (*Ibid.*, p. 36) puisqu'ils ont tous l'oppression en commun (*Ibid.*, p. 35). La résolution devient tacite : « *moi je ne serais jamais l'esclave de personne* » (*Ibid.*, p. 34) ; et puis, « *Nous aurons le front commun. Il le fallait, il fallait !* » (*Ibid.*, p. 339). Le front, au destin commun, se forme contre l'adversaire, le capitaliste.

On devient, dans une telle situation, conscient de sa personnalité et de son importance sans plus craindre les moyens de coercition. Écoutons Gor Mag dire courageusement à l'autorité : « *Nous, Guelwaar-yi, Lamane-yi, on ne nous humiliera pas comme l'avait fait ton prédécesseur...* » (*Ibid.*, 1996 : 131). Hors, auparavant, aux yeux des autorités, les prolétaires n'étaient que « *des vauriens pour semer la zizanie* » (*Ibid.*, p. 139). Le peuple se révolte, adienne que pourra. Les grèves et les démonstrations se manifestent amplement, jetant les oppresseurs sous les coups opprimants du Némésis :

« *Dioynaba la marchande avait ameuté les femmes du marché. Telles des amazones, elles arrivèrent à la rescousse armées de bâtons, de barres de fer, de bouteilles* » (*Ibid.*, 1960 : 18).

Ainsi, l'opprimé devient l'opresseur et l'atmosphère se sature de terreur car « *les femmes blanches n'allaient plus au marché sans se faire accompagner d'un policier : on vit même des femmes noires refuser de leur vendre leurs marchandises* » (*Ibid.*, p. 19). L'origine de la force de Ramatoulaye est à peine peu identifiable : c'est une force neuve incarnée « *dans les cuisines aux foyers éteints* » (*Ibid.*, p. 46). L'appareillage militaire ne peut rien contre un peuple étouffé par l'oppression : Mame Sofi, Bineta, Houdia M'Baye, et plusieurs autres s'arment de « *bouteilles pleines de sable bien tassée* » (*Ibid.*, p. 122).

L'intensité de la révolte nous est plus clairement présentée :

« *dès qu'un homme se présentait il était aussitôt entouré :*

- *Tu es soldat ?*
- *Moi ? non !*
- *Tu es de la police ?*
- *Pas du tout !*
- *Alors qu'est-ce que tu fais ici en costume ?*

Les hommes en autorité souffrent sous le coup de dix, quinze bouteilles et sont assaillis de cris, de rires, et d'insultes (*Ibid.*, p. 175). L'officier de police, par exemple, se chauffe (*Ibid.*, p. 124). La réaction de l'Administration s'avère disproportionnée. Le capitaine de gendarmerie ne fait que se demander pourquoi les Services d'Hygiène ne refoulent pas les attaquants « *comme ça se fait en Afrique du Sud et au Congo belge* » (*Ibid.*, p. 184). Les jeunes gens deviennent grossiers, et dans la rue devenue « *la plus triste du monde* » il n'y a plus de chants religieux ni de crépitements des tamtams (*Ibid.*, 1962 : 24). El Hadji Kader Beye a l'esprit troublé et empoisonné (*Ibid.*, 1973 : 8). Barthélemy, pris de la fièvre de révolte, crie : « *Partant sur le continent africain, la jeunesse bouge, fait sauter les carcans du monopartisme ... les jeunes imposent la démocratie au prix de leur vie* » (*Ibid.*, 1996 : 128).

La révolte se diffuse partout. Face aux paroles de la Mère devant l'audience, le monarque qu'on ne contredisait jamais se chute mécaniquement. L'audience, convaincue par les paroles de la mère sur les manigances du roi, n'obéit plus jamais aux paroles ordonnatrices royales. Pour la première fois, les sujets armés de courage se révoltent et le roi est destitué (*Ibid.*, 1962 : 42).

Comme Guignane, Guelwaar participe à la révolte après être insulté et instigué par sa femme par le biais de la malédiction et de l'accusation vis-à-vis des hommes « *qui pourrissent le pays* » (*Ibid.*, 1966 : 106). Dans l'intensité de la révolte, les dernières expéditions de dons alimentaires sont piétinées par presque tous les paysans, y compris même l'Abbé Léon, ce qui ne va point à l'encontre de l'idéologie marxiste qui exige « *une conscience religieuse honnête* » pour libérer l'Eglise de son association au capitalisme (Klugmann, J., 1966).

Comme c'est normal, il faudrait savoir les circonstances qui suivent la révolte et la fin des chutes. En d'autres termes, après la révolte et l'irruption de colère compressée depuis les temps immémoriaux, quoi de plus ou quoi de neuf ? Est-ce c'est du soulagement ? Du repos ? Du soulagement pour qui ou bien du repos encore pour qui ? Tout d'abord, la révolte n'est pas entièrement sans casualités. De la part des grévistes, la révolte, donnant trop à penser, « *est trop dure* » (Sembene, O. 1962 : 42). Le nombre de casualités du côté des grévistes est considérable : plusieurs grévistes morts, famine, rupture entre famille (Mabiguee et Ramatoulaye), conflits perpétuels : tribal-moderne, Administration-ouvrier, hommes-femmes, Français-Bambara, France-Afrique, Blanc-Noir. Cependant, compte tenu de la finalité de la révolte, ces casualités ne devraient constituer beaucoup de soucis. Les femmes, surtout, malgré leurs épaules cassées, et leurs pas trainants « *prenaient conscience que quelque chose était en train de changer aussi pour elles* » (*Ibid.* p. 41). Le résultat de l'insurrection, c'est l'émancipation pour les opprimées, surtout les femmes. Pour elles, c'est l'émancipation authentique, ce qui indique qu'embarquer sur les chemins valides de la liberté, c'est prendre en charge des rôles exigeant la virilité, c'est se révolter sans crainte. Les femmes deviennent doublement libres de l'Administration et de leurs époux. Ramatoulaye en parle : « *A la prochaine grève, les hommes nous consulteront. Avant ils étaient tout fiers de nous nourrir, maintenant c'est nous les femmes qui les nourrissons* » (*Ibid.*, p. 43). Rappelons qu'auparavant, les femmes étaient soumises et ne se plaignaient pas trop. Bref, dans ces circonstances, les opprimés se trouvent maintenant dans la peau de l'opresseur Penda devient responsable des rations, organisatrice du comité des femmes, et dirigeante de la marche des femmes sur Dakar. Seulement, elles se rendent compte que l'entreprise n'est pas facile, comme nous l'explique

Ramatoulaye : « *Nous les femmes, nous avons besoin d'un appui. Le rôle du chef de famille est lourd, trop lourd pour une femme* » (*Ibid.* p. 44).

Les résultats des prises de consciences et des insurrections dans *Guelwaar* ne sont pas mauvais non plus. Comme dans *Les Gouverneurs de la Rosée* de Jacques Roumain, les paysans se rendent compte enfin que leur misère n'est la conséquence ni de la sécheresse ni de leur mentalité magico-religieuse, tout autre que la dépendance extrême de l'aide étrangère. Dans la solidarité, donc, cette attitude est dénoncée sous forme tout d'abord d'appel partout, surtout du camp des femmes et des jeunes, aux exploités de se solidariser contre leur condition et leurs exploités. Cette fraternité universelle ira loin pour secouer le joug de leur attitude de dépendance imposée par l'oppression. Naturellement, la mendicité est une condition de vie à laquelle personne ne voudrait jamais être assujéti. Les sentiments contre la misère et l'acceptation des dons abondent dans le texte. Notons tout d'abord la façon dont les aînés « *s'étaient congratulés* » (*Ibid.*, p. 45) après avoir évoqué « *le meeting de donation des dons alimentaires* » (*Ibid.*), ce qui mène au piétinement des dernières expéditions, symbolisant le triomphe des paysans et le commencement d'un avenir tout neuf ! A la longue, les bourgeois sont humiliés et le triomphe appartient aux ouvriers.

Dans le contexte de l'insurrection contre l'opresseur dans *Le mandat*, on compte surtout la dispute entre les femmes de Dieng et Mbarka. Ibrahim, le religieux et le patient sans conteste et sans précédent s'exclame enfin : « *Ibou, j'en ai assez de me montrer conciliant. Je ne suis pas un matelas, plaide pour toi. Est-ce que tu vendrais ta maison ? ... Réponds ? ...* » (Sembene, O. 1966 : 175). Il montre qu'il n'existe personne qui ne puisse s'élever au dessus de sa condition. Il se révolte enfin en s'amollissant jusqu'à la moelle de toute adversité et en se redressant moralement ses yeux d'où « *luisait la flamme du doute accusateur* » (*Ibid.*). Mety se soulève, elle aussi : « *Toi, Daba, tu t'es toujours acoquiné avec ce voleur de Mbarka* » (*Ibid.* 1966 : 176). Elle dévient même plus agressive en face de Mbarka : « *Ce qu'on te doit, je l'ai en tête. On te paiera ! ... Mais nous ne nous dépècerons pas pour vendre notre chair* » (*Ibid.*). Ce qui indique mieux la dissolution de sa part de toute crainte, c'est la description suivante : « *Véhémente, la femme gesticulait, sa main, l'index en avant, effleurait presque le*



*visage de Mbarka* » (*Ibid.*). Remarquons que Dieng, dans ce contexte, réussit, lui aussi. Il triomphe et par la suite, il bouleverse enfin l'oppression de Mbarka. Le triomphe se manifeste le plus quand, à la longue, Ibrahima Dieng change de mine, de se « *vêtir de la peau de l'hyène* » (*Ibid.* p. 189) puisque « *l'honnêteté est un délit de nos jours* » (*Ibid.*) dans un pays où « *l'argent tient lieu de moral* » (*Ibid.*). Bah le facteur signale l'espoir dans une vie future lorsqu'il dit que tout cela sera changé demain (*Ibid.* p. 190). Il ne tarde d'ajouter en guise d'emphase : « *Oui, toi, Ibrahima Dieng* » (*Ibid.*) lorsque celui-ci demande qui effectuera ledit changement.

Par contraste, dans *La prise de conscience*, cependant, la situation est légèrement différente. Le joug de l'oppression n'est pas encore entièrement secoué car il y manque de courage. La transposition éventuelle n'est pas encore effectuée : l'opresseur et l'opprimé restent dans leurs positions respectives. Ibra trompe les masses et s'en va gratuitement. Aidé, il met tout sur la tête de Malic (l'avant-garde communiste) : « *Le directeur m'a dit que Malic réclamait des avantages personnels* » (*Ibid.*, 1962 : 34). Néanmoins cette situation est ainsi car les opprimés n'obéissent pas à l'appel de la solidarité comme le ferait croire le doyen des usiniers : « *Tu avais raison Malic, tout à l'heure. Mais tu comprends, tu comprends, nous n'avons pas eu le courage de te soutenir. Oui c'est bien le courage qui nous a manqué !* » (*Ibid.*, p. 35). Ceci nonobstant, au moins la colère et l'agression de Malic s'avèrent assez effacés. Le discours suivant du Ministre le prouve : « *Le gouvernement par ma bouche vous remercie. Demain vous percevrez votre dû et dans quelques semaines vous retrouverez le chemin de votre usine* » (*Ibid.* p. 34).

### 3. Conclusion

Jusqu'à présent, nous avons défini l'idéologie marxiste ; et, à la lumière de quelques œuvres de Sembene Ousmane, identifié les principes socioéconomiques de base du Marxisme. Nous avons aussi, dans la perspective desdits ouvrages, expliqué les traits fondamentaux des deux classes sociales distinctes, repéré les liens entre les deux, signalé les soubassements de ces liens et le sens de l'exploitation, exposé les prises de consciences des réalités de la condition de la classe ouvrière, élucidé les diverses actions et la mesure des forces réactionnaires venant à leur rencontre, analysé le secouement du joug de l'oppression aussi bien que les conséquences de cette révolte, et esquissé la vérité des principes de Marx que l'histoire de la société est l'histoire de la lutte des classes. Notre conclusion générale, c'est que les événements dans la société de chacun des trois romans confirment le principe Marxiste que chaque société constitue deux classes majeures – la classe capitaliste et la classe ouvrière - qui sont en luttes perpétuelles car celle-là contrôle les moyens de production jusqu'à courbaturer celle-ci. Cependant, dans la société desdits romans, la facette du principe selon laquelle les capitalistes seront remplacés par une société sans classe ne se manifeste pas. Au moins, les masses opprimés réussissent à prendre conscience de leur condition, à se révolter avant de se libérer du joug de l'oppression capitaliste sans nécessairement remplacer la société instable par une société sans classe. Un projet ultérieur étudiera d'autres sociétés dans d'autres ouvrages littéraires pour affirmer ou infirmer le principe Marxiste fondamental. D'ailleurs, après notre observation, les luttes dans *Les Bouts de Bois de Dieu* et *Guelwaar* sont plus acharnées et fracassantes que celles dans *Le Mandat* surtout du point de vue d'altercations entre les masses et les autorités. Généralement, du point de vue de tous les romans et dans la perspective des luttes, notamment en ce qui concerne les bouleversements du côté du prolétariat et – en accord avec le besoin d'actions saines, surtout à la Buddha, pour atteindre l'harmonie - , certaines questions - au niveau des implications morales desdits principes et du remplacement des bourgeois - restent à résoudre. Premièrement, comment peut-on tout d'abord régler la question morale des fins et des moyens en ce qui concerne, par exemple, les casualités qui proviennent de la révolte ? Et ensuite, quelles sont les mesures mises en place pour empêcher que les remplaçants ne deviennent pas de nouveaux bourgeois comme dans le cas d'Ibra Mbaye, de Kader, et des personnages dans *Guelwaar* ? Après tout, l'âge d'or – *la société sans classe* - peut-il jamais être pour demain ?

### 4. References

- [1] Ousmane, S. (1960). *Les bouts de bois de Dieu*. Pocket.
- [2] Ousmane, S. (1962). *Voltaïque*. Présence Africaine.
- [3] Ousmane, S. (1966). *Le mandat*. Présence Africaine.
- [4] Ousmane, S. (1966). *Véhi Ciosane*. Présence Africaine.
- [5] Ousmane, S. (1973). *Xala*. Pocket.
- [6] Ousmane, S. (1973). *Le docker noir*. Présence Africaine.
- [7] Ousmane, S. (1996). *Guelwaar*. Présence Africaine.
- [8] Bill, A., et al. (1998). *Key concepts in post-colonial studies*. Routledge.
- [9] Nkrumah, K. (1965). *Neocolonialism: The last stage of imperialism*. Thomas Nelson & Sons.
- [10] Roumain, J. (1944). *Gouverneurs de la rosée*. Mémoire d'Encrier.

- [11] Klugmann, J. (1966). *Dialogue of Christianity and Marxism*. London.
- [12] Marx, K., & Engels, F. (1848). *Le manifeste du parti communiste*.
- [13] Marx, K., & Engels, F. (1845–1846). *L'idéologie allemande*.
- [14] Kourouma, A. (1970). *Les soleils des indépendances*. Seuil.
- [15] Shih, N. (1976). *Water margin* (J. H. Jackson, Trans.). Commercial Press.
- [16] **Online**  
Marx, K., & Engels, F. (n.d.). *Manifeste du Parti Communiste*.

**source:**